



TÉLÉVISION

Le dramaturge Serge Boucher parle de sa nouvelle série, *Apparences*

Page E 3



CINÉMA

Deux amants désinhibés plongent au cœur d'eux-mêmes...

Page E 8

CULTURE

Tendres bouffons

Les clowns belges de la compagnie OKIDOK s'amènent à la Tohu avec un brin d'âme russe en poche

ISABELLE PARÉ

Dans l'offre culturelle «noëlienne», combien de spectacles de Noël nous ressassent-ils la nostalgie empaillétée jusqu'à plus soif, quand ils ne nous enfoncent pas le rigodon dans les tympanes? Pour les familles rescapées du tourbillon annuel qui veulent se sucrer l'âme pendant le congé des Fêtes, de rares scènes offrent plus que neige artificielle et père Noël en série. La Tohu est du lot, qui abandonne fin décembre sa piste à deux héritiers spirituels de la tradition clownesque russe, atterrés avec la poésie en bandoulière.

En pleine déprime hivernale, le débarquement des loustics belges d'OKIDOK pourrait être l'issue de secours des parents qui cherchent à écarquiller les yeux de leurs petits mousses sans devenir les dindons de farces juvéniles indigestes.

Les deux clowns belges, venus faire un saut à Montréal l'été dernier dans la foulée du festival Montréal complètement cirque, reviennent cette fois avec *Ha ha ha*, une création tout en nuances, qui se démarque des productions usinées pour enfants qui goûtent la barbe à papa. En rupture totale avec l'image du clown à large cravate, les deux circassiens ont pondé dans ce *Ha ha ha* une création nimbée de naïveté moulée sur mesure pour les grands enfants et les petits qui aiment voir les grands se prendre pour des petits.

Depuis des lunes, les dédales de l'enfance sont le terrain de jeu favori de Xavier Bouvier et Benoît Devos, deux espérilles qui ont succombé à l'attraction clownesque quand ils n'avaient que douze ans et dont ils n'ont jamais vraiment réussi à s'échapper. A cet âge, les deux gamins belges ont assisté regard béat à une prestation de Slava Polounine, grand clown russe devant l'Éternel, venu déballer son monde onirique sous son grand chapeau à voile. «On a vu adolescents le spectacle des fondateurs du Licedei, notamment Slava Polounine, et c'est ce qui nous a donné le goût de faire ce métier. On s'est dit: "On va faire cela!"», raconte Xavier Bouvier, depuis Bruxelles.

A cheval entre pantomime, humour et poésie, ce clown au chapeau démesuré et aux grandes galoches est devenu un héros national en URSS. A l'époque de la guerre froide, le grand Slava avait fondé à Leningrad la légendaire troupe de clowns russes du Licedei. Pendant la perestroïka, Polounine a ensuite sillonné l'Europe avec sa «Caravane Mir (Caravane de la paix)». Depuis la chute du mur de Berlin, il a fait pleuvoir des tonnes de flocons sur le monde avec son *Slava Snow Show*, inspiré par Marcel Marceau et Chaplin.

La poésie en bandoulière

Les deux compères belges s'amènent donc ici avec un peu de cette âme russe,

attrapée au vol il y a 30 ans. Après un détour par l'École nationale de théâtre belge, ils sont venus user leurs savates à l'École nationale de cirque à Montréal en 1995. *Ha ha ha* sera leur première création. Sur la route depuis 2001, le spectacle a fait sourire le public de plus de 29 pays, du Japon à la Nouvelle-Calédonie en passant par Tahiti et Montréal (en 2006).

Avec leurs faciès blanchis, leurs bottines bédéesques et leurs grandes chemises de nuit inspirées de la commedia dell'arte, les deux pitres jouent le registre de la tendre naïveté. Ni Laurel ni Hardy, la paire ne sombre pas dans l'éternel piège de la victime et du bourreau, mais glisse plutôt de gag en gag comme deux grands enfants qui avancent à tâtons. Un ballon tombe du ciel, une porte sème la bisbille: le jeu des OKIDOK navigue entre mime et théâtre d'objets, semant poèmes et sourires à la commissure des lèvres.

«Ces clowns nous racontent des histoires avec des objets simples, comme des boîtes de carton. Une simple porte devient

le prétexte à une métaphore satirique sur le droit de propriété. C'est avant tout du théâtre gestuel. Nos corps en disent beaucoup plus sur les personnages que les mots», confie Bouvier.

Cet été, le duo comique avait troqué le sourire pour les gags trash et ses chemises de nuit pour une paire de caleçons relâchés dans une création intitulée *Slips Inside*. Dans ce spectacle de cabaret plus décapant, les prophètes du grand Slava coupaient le cordon ombilical avec leur modèle d'enfance. Ce genre de catharsis en forme d'auto-dérision leur avait prouvé qu'un clown peut parfois en cacher un autre!

Après avoir fait cavalier leur côté givré, les deux Belges passent maintenant du délire au rire, selon les tournées, alternant entre leurs personnages déjantés et leurs bouffons lyriques, selon les villes.

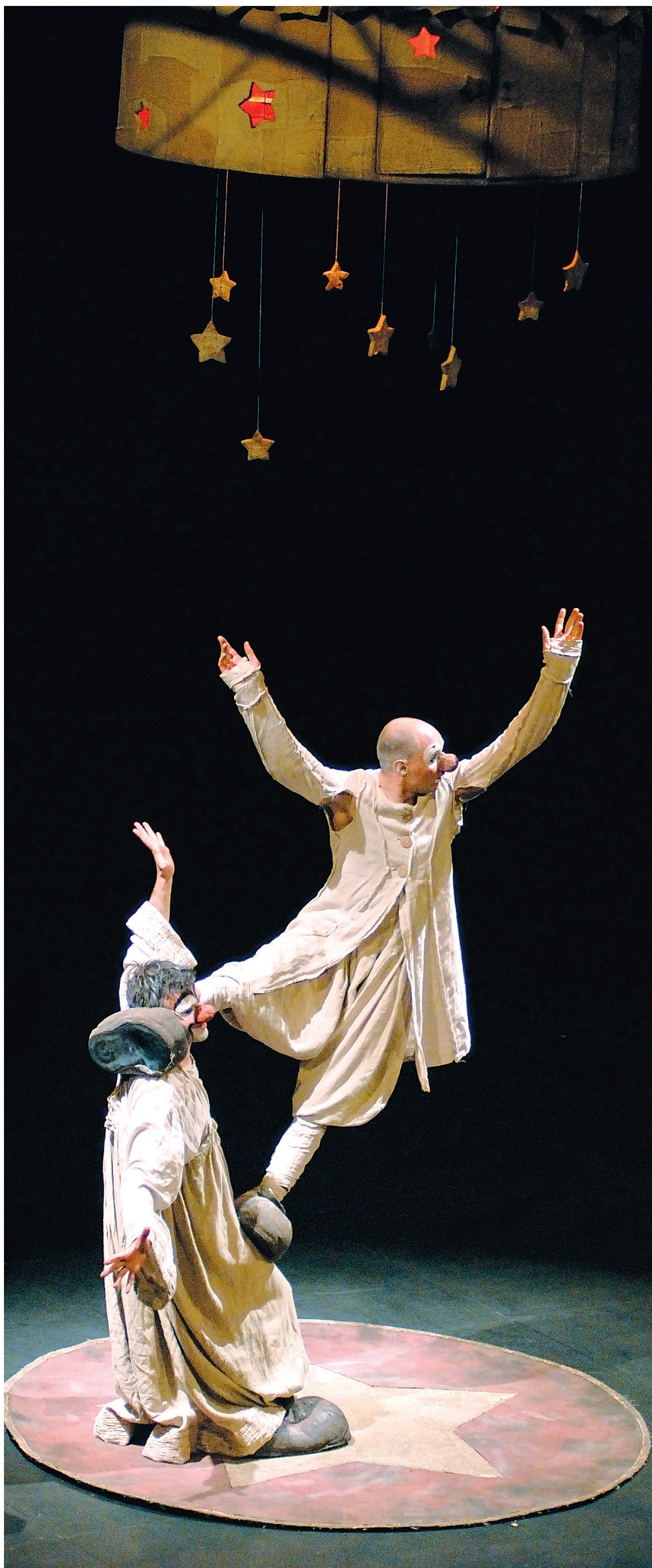
«Nous cohabitons très bien avec ces doubles personnages. Avant de faire *Ha ha ha* à Montréal, nous ferons 19 dates en caleçons au Danemark avec *Slips Inside*. On peut très bien passer de l'un à l'autre, car nos personnages évoluent. Ils vieillissent et mûrissent comme nous!», insiste Bouvier, qui jure que la schizophrénie ne guette pas le duo.

Pour leur retour à la Tohu, les OKIDOK ont donc rangé leurs bobettes Fruit of the Loom et ressortent de leurs malles à malices, l'espace de deux semaines, leur clownerie plus classique, embuée d'une candeur propre à séduire les ribambelles d'enfants, sans tarte à la crème ni lutins disco.

Le Devoir

HA HA HA
OKIDOK

À la Tohu, 19h30 et matinée.
Du 20 décembre 2011 au 5 janvier 2012.



VALÉRIE REMISE

CULTURE

Noël de-ci, de-là

Les Fêtes sont commerciales et métissées pour le meilleur et pour le pire, mais on y tient...

En voyage au Maroc la semaine dernière, l'atmosphère semblait privée d'une substance mystérieuse. Oui, mais laquelle? Je cherchais intrigué, flairant le vent. Une bise hivernale soufflait sur Marrakech et la grosse lune illuminait les murailles de pisé. Quant aux gens, emmitou-



ODILE TREMBLAY

flés dans leur djellaba, leur burnou, leur caftan ou leur parka fait en Chine, ils se faisaient les salamalecs autour d'un thé à la menthe dans les cafés, ou couraient comme tout un chacun sur cette planète en folie, vociférant en arabe à plein cellulaire. Tout semblait normal. Ce

fragment de vide m'appartenait. Car, réflexion faite, c'est Noël qui manquait à l'appel: du moins son esprit, son bestiaire et ses lumières, son imagerie kétaïne ou poétique, que décembre déverse chez nous sans entrave, avec *Le Père Noël est une ordure* ou *A Christmas Carol* en menu cinéma rafale de soirée.

À travers le dédale des souks, où l'offre au consommateur entre voiles et babouches semble pourtant infinie, brillaient par leur absence bonshommes à barbe et sapins décorés. On était en terre d'Islam après tout, et les muezzins n'ayant que faire de nos propres célébrations, psalmodiaient le nom d'Allah.

De jolies crèches point, mais tout de même, un peu de paille battue sur laquelle des ânes surmenés oublièrent leurs misères pour la nuit, et les neiges des montagnes de l'Atlas, au loin, m'offraient en mode exotique des images collées à mon passé. Dans la vieille médina, j'ai bien croisé quelques bonshommes à dégaîne de roi mage, et près de la Ménara, trois ou quatre dromadaires harnachés pour balader les rares touristes. Faute de Noël, on me servait un peu d'Épiphanie sur bou-

quets d'aromates à pleins marchés.

Mais c'est au sortir de l'avion, à Dorval, par temps gris, que Noël me rappela de façon impérieuse son existence. Dans le taxi, à la radio, ces *Jingle Bells* à tue-tête (une chanson aux arrangements criards qui me donne mal aux dents), dehors, les belles guirlandes clignotantes et d'affreux bonshommes de neige en plastique proclamaient le retour au pays. M'en étais-je ennuyée vraiment? Un peu, faut croire: l'habitude, la coutume, les souvenirs. Que sais-je?

Dans la future Loi sur le patrimoine culturel, où des éléments immatériels seront protégés, reste à découvrir quelles traditions de nos Noëls d'antan atterriront sur la liste «*A préserver pour la mémoire*» et lesquelles seront vraiment issues du vieux fond français de nos ancêtres autrefois entassés dans leurs églises pour la messe de minuit. Ils semblent si loin de nous, ces aïeux-là bravant la tempête sur leurs carrioles. Même le climat s'est depuis lors transformé.

Les Fêtes sont commerciales et métissées pour le meilleur et pour le pire, mais on y tient, comme à cette neige qui refuse de s'étaler. Et n'allez pas nous enlever nos dernières racines. On s'y cramponne, vraie dou-dou de réconfort.

Alors j'ai regardé avec un œil attendri les gens crouler sous leurs gros paquets achetés trop cher et à crédit. Admirant, insolite et délicieux, ce jeune musicien noir du métro, sous son bonnet rouge et blanc de Père Noël, qui chantait *Mon beau sapin* en frappant sur ses bongos.

Le tronc religieux de ces Fêtes-là, noyé, enrichi, est devenu bien mince. Soit!

Mais si quelques-unes de nos traditions subsistent encore,

elles ont adopté le temps des Fêtes pour s'y agripper. Le tout, marié à une vague nostalgie de l'enfance, à l'envie de chaleur et de retrouvailles, de vieilles valeurs englouties d'entraide et de courtoisie qui nous semblent moins désuètes tout à coup. On doit avoir besoin de rémission.

D'autant plus que 2011, ça n'a pas été jojo, avec le nationalisme en berne, l'éthique et l'économie en déroute, le cynisme et la corruption ricanant au-dessus du tas... Débarrassez-vous d'une année dessinée pour les seuls délices du *Bye Bye* et laissez-nous chercher furtivement une identité culturelle en dérobade. On lance sa petite prière sans trop savoir à qui, en se fabriquant son propre Noël sur mesure, quant au reste.

Le mien réclame au moins un concert à l'église et mon disque *Noëls autour du monde* des Petits Chanteurs du mont Royal, dont les belles voix d'enfants font craquer; un album sorti chaque décembre, bientôt renvoyé s'empoussiérer sur son rayon. On a la nostalgie saisonnière, mais c'est de bon cœur!

Et j'ai couru comme chaque année admirer les vitrines mécaniques au Village enchanté du magasin Ogilvy, avec les tous- tous qui coupent du bois, les porcelets en tartan, les canotons et tout le petit village allemand où la faune de peluche élimée (une cinquantaine de pièces) s'agite depuis 1947 en répétant inlassablement les mêmes gestes saccadés. Les Montréalais ne se sont jamais lassés du merveilleux spectacle extérieur rue Sainte-Catherine: Anglos, Francos, immigrés soudain unis emmènent leurs enfants s'y rincer l'œil. Même les ados sous capuche en oublient, tant c'est charmant, d'envoyer leurs textos. On songe en chœur, quoique n'osant trop se regarder: «*C'est vraiment Noël après tout*», mais attendant la neige pour s'en sentir tout à fait convaincus.

otremblay@ledevoir.com

DANSE

Montrer la danse autrement

Le collectif NOES propose une œuvre de Dominique Porte au Segal

FRÉDÉRIQUE DOYON

Il n'est ni le premier, ni le dernier-né des collectifs, qui se nouent et se dénouent au fil des occasions artistiques, en ces temps de disette économique. NOES (pour Nord-OuestEstSud) rassemble quatre femmes interprètes au parcours affirmé (Ève Garnier, Victoria May, Carol Prieur, Lucie Vigneault) autour d'un projet aux trajectoires multiples.

To Go Somewhere est une pièce *in situ*, chorégraphiée par Dominique Porte, d'après un concept danois, parrainée par une interprète française, et qui promet de faire découvrir des lieux inusités de Montréal. L'aventure profite d'un nouveau programme de résidence déployé conjointement l'an dernier par Danse Danse et le Centre Segal des arts de la scène. Ce dernier offre une présentation publique du premier rodage tout québécois de la pièce, ce soir même.

«*Ce qu'on a en commun, c'est notre désir d'interagir avec nos collègues [danseurs, collaborateurs], avec le public et avec l'environnement dans lequel on danse*», explique à propos du collectif, Ève Garnier, instigatrice du projet, arrivée d'Europe il y a trois ans. «*Alors, c'est sûr que les projets hors les murs, in situ, nous intéressent beaucoup. Pour fragmenter les formes et l'espace de représentation.*»

Se rapprocher du public, montrer la danse autrement: rien de bien nouveau sous le soleil des intentions artistiques, elle le sait bien. Le collectif La Deuxième Porte à gauche a tracé un joli sillage dans des eaux similaires. NOES se réjouit de s'y inscrire. «*On ne revendique pas l'originalité de l'approche, mais on a une direction claire*», dit-elle, misant sur la rigueur technique et la grande «*physicalité*» de la chorégraphe Dominique Porte et des interprètes pour se démarquer.



Lucie Vigneault, Ève Garnier, Peter Trozstmer et Bernard Martin en répétition dans *To Go Somewhere*, une pièce *in situ*, chorégraphiée par Dominique Porte

Vrai que le noyau dur du collectif et ses invités spéciaux (James Viveiros, Bernard Martin, Peter Trozstmer) ont fait leurs preuves, la plupart au sein de la compagnie Marie Chouinard, d'autres chez La La La Human Steps, Louise Bédard et Dominique Porte. Carol Prieur vient d'être élue interprète de l'année par le prestigieux magazine de danse européen *Tanz* pour sa prestation dans *Le nombre d'or* de Marie Chouinard. Ève Garnier et Victoria May préparent aussi, hors du contexte de NOES, une pièce chez Danse-Cité en février.

D'Arhus à Montréal

Le collectif est né de l'esprit qui anime *To Go Somewhere*. Selon le concept danois de Jens Bjerregaard et de ses collaborateurs (dont Ève Garnier), les danseurs investissent un lieu-surprise différent à chaque représentation, apprivoisé en une journée. À Arhus, deuxième ville du Danemark, ils ont squatté une gare désaffectée, un bureau d'architectes, le toit du Conservatoire de musique, un stationnement et un studio de cinéma. Ils découvraient le site à midi et y accueillaient le public à 19h.

«*C'est une appropriation très rapide d'un lieu, une découverte rapi-*

de instantanée qui exige de faire des choix» de la part des danseurs et du public, dit-elle. «*C'est ce jeu, cette communion avec le public qui est intéressante. Ça permet aussi de découvrir la ville autrement*», ajoute celle qui est tombée amoureuse de Montréal.

Dominique Porte a chorégraphié un des trois volets du projet danois. Elle reprend le flambeau pour la mouture toute québécoise, qui devrait aboutir en septembre. D'ici là, la présentation publique de ce soir se contentera des différents espaces du Centre Segal. «*C'est une occasion incroyable que nous donnent Danse Danse et le Segal*», insiste Ève Garnier.

Les programmes de résidences de création ont la cote depuis quelques années. Plusieurs organismes en offrent depuis longtemps (Circuit-Est, l'Agora de la danse). D'autres joueurs se sont ajoutés au fil des ans: les compagnies comme O Vertigo et Marie Chouinard, et maintenant Danse Danse et le Centre Segal. La démarche vaut toujours d'être signalée, car elle permet aux artistes de respirer mieux dans le processus souvent précipité de la création de leurs œuvres.

Le Devoir

CINÉMA

La vie dansée de Pina Bausch

PINA

Réalisation et scénario: Wim Wenders. Photographie: Hélène Louvart, Joerg Widmer. Montage: Toni Froschhammer. Musique: Thom Hanreich.

FRÉDÉRIQUE DOYON

Ce devait être un film sur Pina Bausch. La chorégraphe allemande, foudroyée par un cancer avant le début du tournage, n'y apparaît finalement pas. Mais elle est partout dans *Pina*, magnifique film-hommage de Wim Wenders en 3D qui traduit à merveille l'es-

prit profondément humain de sa danse-théâtre.

«*Dancez, dansez, sinon nous sommes perdus.*» Entendues au début du film, ces seules paroles de la chorégraphe — femme de peu de mots — suffisent à comprendre sa relation vitale à son art et à ses danseurs, sa famille.

Ceux-ci deviennent d'ailleurs les catalyseurs du film. Leurs visages apparaissent un à un, en gros plans fixes, en amont des danses qu'ils ont chacun créées pour l'occasion, ultimes au revoir à Pina Bausch. Parfois un bref témoignage verbal énonce la force féconde de leur relation, révélée avec plus de puissance dans le geste muet.

En entrevue, Wenders expliquait qu'il a demandé aux danseurs ce qu'ils voyaient dans le regard de la regrettée chorégraphe, filmant leur réponse gestuelle. Il reprenait ainsi la méthode de création emblématique de la chorégraphe, qui composait ses œuvres en questionnant ses danseurs.

Idee géniale, ces danses libres sont filmées dans les lieux les plus divers, au coin d'une rue, dans une voiture de train, dans une usine, au sommet d'une montagne majestueuse, dans un superbe pavillon de verre. Ils rendent la danse si proche de la vie qui grouille, des émotions brutes

qui souvent la gouvernent: l'amour, la haine, l'envie, la tristesse. Nature et culture sont en parfaite en symbiose.

Ces morceaux chorégraphiques inédits alternent avec de longs extraits d'œuvres clés du répertoire de la troupe du Wuppertal, *Le sacre du printemps*, *Kontakthof*, *Vollmond* et surtout *Café Müller*. L'œuvre phare qui a gagné le réalisateur à la danse et scellé une amitié avec Bausch.

La technologie 3D prend ici tout son sens en captant la danse. Elle lui redonne vie, à sa pleine mesure. On se sent aux premières loges du mouvement, des corps vibrants d'émotion. Un exploit rarement atteint par le cinéma traditionnel. Wenders et Bausch avaient d'ailleurs mis de côté leur projet de documentaire pendant 20 ans à cause de cela.

Pina arrive en même temps qu'un autre long-métrage documentaire sur l'œuvre de l'artiste allemande. *Les rêves dansants* (au cinéma du Parc), signé Anne Linsel et Rainer Hoffmann, nous montre les dernières images de Pina Bausch, alors que sa compagnie remontait la pièce *Kontakthof* avec de jeunes adolescents. Regard différent, mais aussi révélateur du pouvoir indicible de la danse.

Le Devoir



Une scène tirée du film *Pina*, de Wim Wenders

SOURCE MÉTROPOLE FILMS

Moi, dans les ruines rouges du siècle
texte et mise en scène
Olivier Kemeid
Idée originale
Sasha Samar et Olivier Kemeid
collaborateurs
Phillippe Brault
Stéphanie Capistran-Lalonde
Estelle Clareton
Romain Fabre
Martin Labrecque
Catherine La Frenière
Jean-Philippe Charbonneau

avec
Sasha Samar
Annick Bergeron
Sophie Cadieux
Geoffrey Gaquière
Robert Lalonde

du
10 janvier au 4 février 2012
une création de
Trols Tristes Tigres

en résidence au Centre du
Théâtre d'Aujourd'hui
direction artistique
Marie-Thérèse Fortin

Informations et réservations
3900, rue Saint-Denis, Montréal QC H2W 2M2
514-282-3900 theatredaujourd'hui.lqc.ca/ruinesrouges

partenaires de saison
Métro Québec LE DEVOIR BMO Groupe financier

photo: Neil Mora

Alternatives

CONSTRUIRE ENSEMBLE un monde différent

Pour nous appuyer :
www.alternatives.ca • 514.982.6606

DU 5 AU 15 JANVIER 2012

PERSONAL JESUS

UNE PRODUCTION DE
GAËTAN NADEAU

THÉÂTRE
PROSPERO
1371, RUE ONTARIO EST
BILLETTERIE 514.526.6582
AUCUN FRAIS DE SERVICE
THEATREPROSPERO.COM

MISE EN SCÈNE PAR
JACQUES BROCHU ET
MARIE-STÉPHANE LEDOUX

DU MARDI AU SAMEDI À 20 H
LE MERCREDI 11 JANVIER À 19 H
LES DIMANCHES À 15 H

RÉSEAU ADMISSION : 1 855 790-1245 (des frais s'appliquent)

En coproduction avec le Théâtre français du Centre national des Arts du Canada

CULTURE



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

«Je ne doute pas de moi, je suis là où je dois être», dit le dramaturge-scénographe en marge du visionnement de presse de sa nouvelle création, *Apparences*.

TÉLÉVISION

Autopsie d'une série annoncée

Quelques aveux de l'auteur Serge Boucher sur *Apparences*

STÉPHANE
BAILLARGEON

L'homme de théâtre et de télévision Serge Boucher invente des drames et des mystères depuis vingt ans, pour les scènes et les écrans. Il affectionne les histoires tordues de familles remplies de secrets. Il ne traite même finalement que d'une seule chose, du mensonge à soi-même et de la dissimulation aux autres, par chacun, de ses monstres intérieurs.

Ses personnages, surtout au théâtre, ne parlent généralement que pour ne rien dire, ou plutôt pour mieux enfouir leur vie et leurs souffrances sous une creuse logorrhée. Pourtant, quand lui-même se soumet au jeu des propos et confidences médiatiques, Serge Boucher semble d'une déconcertante franchise, sans barrières ni tabous.

Plonger et replonger

«Je ne doute pas de moi, je suis là où je dois être», dit d'entrée de jeu le dramaturge-scénographe au *Devoir*, en marge du visionnement de presse de sa nouvelle création, *Apparences*. La série de dix épisodes sera diffusée par Radio-Canada cet hiver. «En tout cas, je ne doute pas d'être là où je suis aujourd'hui parce que j'en rêvais depuis tout petit. Quand j'écoutais Rue des Pignons ou Moi et l'autre, je rêvais déjà du théâtre et des écrans.»

Au seuil de la cinquantaine, M. Boucher conserve un corps frêle, une tête d'ancien jeune premier et des yeux tristes. Quand il parle, il hésite d'abord un peu, comme s'il jonglait à voix haute avec ses propres idées pour finalement en retenir une qu'il synthétise dans une tirade fulgurante.

«Moi, j'étais certain de devenir le plus grand acteur au monde quand j'avais 17 ans. Et quand je suis sorti de mon école de théâtre trois ans plus tard, j'ai vécu le premier échec de ma vie. Après toute cette formation, la seule chose que je savais, c'est que je ne voulais plus être un acteur. Je me suis fait ch[blip] royalemment.»

Il a donc replongé. D'abord la galère, deux années sur l'assistance sociale, du temps au comptoir du dépanneur familial, en région, et le retour aux études, en enseignement. Ensuite, une première vie professionnelle comme professeur de français pendant 17 ans, dans une école secondaire de Napierville, et toujours l'écriture qui l'a ramené sur les planches, enfin pas lui mais ses mots, et par la grande porte, celle du théâtre de Quat'Sous. Sa première pièce (*Natures mortes*), a

été montée il y a deux décennies par Michel Tremblay, s'il vous plaît, une sorte d'adoubement pour l'héritier talentueux d'un genre réaliste très imité, mais finalement rarement maîtrisé à ce niveau.

«J'ai commencé à écrire ma première pièce pendant mon baccalauréat, poursuit l'auteur. Finalement, le premier échec m'a servi énormément. J'aime bien le dire aux jeunes que je rencontre pour leur parler de mon parcours et de mes expériences. J'étais complètement défait. Ça m'a servi, même si à vingt ans je ne savais pas que j'allais écrire. Je savais par contre que j'allais revenir au théâtre un jour.»

Dommages collatéraux

On est tenté de lier à sa propre vie les jumelles Bérubé, au cœur de la série *Apparences*. Après tout, Nathalie est comédienne, et Manon enseignante. L'une connaît la gloire, l'autre l'isolement. Le drame en odeur de thriller s'enclenche quand la seconde disparaît pour mieux se révéler à sa sœur.

«En fait, il n'y a pas de lien, réplique l'auteur. J'ai toujours dit qu'au théâtre, je faisais de l'extra-ordinaire. Je place une lumière sur l'ordinaire, j'éclairce ce qui en ressort. Dans *Apparences*, c'est la même chose: j'examine les dommages collatéraux d'une disparition sur une famille. En même temps, c'est autre chose puisque je divise l'extra-ordinaire en deux: une jumelle est extra, l'autre est ordinaire. Une prend de la place, l'autre s'efface. Il faut même qu'une des jumelles disparaisse pour que tout à coup elle devienne plus présente que jamais. [...] L'histoire va se recentrer de plus en plus sur la cellule familiale. Mon univers est là.»

La sienne l'a inspirée pour le théâtre, il ne s'en est jamais caché. «Dans mes pièces, j'ai parlé un peu ma famille, c'est vrai. Quand j'écris pour la télé, c'est de la pure fiction. Parlez-en à ma mère, ça lui fait du bien. Pour moi aussi c'est un grand bonheur de tout inventer. Moi, je ne pensais jamais faire ça dans ma vie, écrire un rôle de policier ou un rôle de psy. Je suis étonné moi-même. Ce sont d'autres rouages que la télé me permet d'explorer.»

Le producteur confirme cette méthode de travail aléatoire, exploratoire, à partir d'un noyau central. «Serge est toujours en bouillonnement, explique André Dupuy de Pixcom. Il arrive avec une idée de base à laquelle on adhère. Dans le cas d'*Apparences*, cette idée se résume à une question: Se connaît-on vraiment à l'intérieur d'une même famille? Les

hypothèses se développent ensuite, ses personnages prennent vie au fur et à mesure du travail. Il peaufine, il repasse. C'est de la dentelle à quelque part. Mais au départ, c'est une idée simple.»

Pas de pression

La production décline la réponse négative sur dix épisodes. La réalisation a été confiée à Francis Leclerc, qui prend le relais de Claude Desrosiers, accoucheur télévisuel d'*Aveux*, le précédent scénario de Serge Boucher, couvert d'éloges et de prix en 2009. «Comme se sont des histoires indépendantes, le réalisateur peut être différent. *Aveux* est *Aveux*, *Apparences* est *Apparences*, la prochaine sera la prochaine.» Elle s'intitulera *Autopsie*, encore un titre commençant par A.

Ses histoires se déroulent majoritairement en région, dans des microcosmes où les huis clos deviennent encore plus contraignants, là où les lourds secrets devraient être encore plus difficiles à cadencer, et pourtant. «C'est volontairement que nous n'avons pas précisé où se déroule l'action d'*Apparences*. Entre nous, pour se guider, on se dit que l'action se déroule à *Sorel*», dit encore M. Dupuy, qui a aussi mené à bien *Aveux* et qui sera à la barre d'*Autopsie*. Le tournage a duré six mois, jusqu'en février. La création est fin prête depuis longtemps parce que Radio-Canada pensait la programmer à l'automne.

Septembre ou janvier, franchement Serge Boucher ne se préoccupe pas de ces détails. D'ailleurs, il n'angoisse pas par rapport à la réception de son travail, même s'il se réjouit beaucoup des réactions extrêmement positives à *Aveux* ou à sa demi-douzaine de pièces, dont *Motel Hélène* et *24 poses*.

«Je ne ressens jamais, jamais de pression, confie-t-il. Quand j'ai écrit ma première pièce, il fallait en écrire une deuxième et les gens me disaient: "Ho mon Dieu..." On vit pour ce qu'on fait dans l'instant. Sans "joke", on ne sait même pas de quoi on va vivre demain matin, alors pourquoi je m'en ferais avec de la pression? Il n'y en a pas. Quand on fait ce qu'on a à faire dans la vie, il n'y en a pas, de pression. Moi, j'ai vraiment l'impression de faire ce que j'ai à faire. Et ce que je fais le mieux, c'est d'écrire, dans mon bureau. Le reste, c'est juste du bonheur...» Rappelons qu'*Apparences* sera en ondes dès le mardi 10 janvier à 20h, à la télévision de Radio-Canada. Quant à *Aveux*, la série sera diffusée en reprise le dimanche à 15h, à coups de deux épisodes à compter du 9 janvier.

Le Devoir

EN BREF

Dernier jour: expos à Circa et à Skol

Parmi les expositions qui prennent fin aujourd'hui, deux méritent un dernier arrêt. Ça tombe bien, les deux sont au Belgo (372, rue Sainte-Catherine Ouest). *Sortons les archives*, au centre Skol, replonge dans le passé de manière très créative et participe, de ce fait, à ce regain d'intérêt pour les documents de plus en plus manifeste chez les diffuseurs. Au centre Circa, c'est l'expo-vente annuelle qui prend fin cet

après-midi. Notez que bon nombre des 60 œuvres n'avaient pas trouvé preneur il y a une semaine. Visite virtuelle de l'expo *Ambiguïtés* à www.circa-art.com. – *Le Devoir*

Dernière semaine: expos Alloucherie et Farish

Si plusieurs des galeries tombent en vacances ce soir, d'autres demeurent ouvertes jusqu'au 24 décembre. C'est le

cas de la galerie bicéphale Roger Bellemare-Christian Lambert (372, rue Sainte-Catherine Ouest) où l'on peut y voir les photos et sculptures de Jocelyne Alloucherie. L'ensemble, qui exploite les contrastes d'ombre et de lumière et le jeu d'échelles, s'inspire des immenses glaciers des mers nordiques. La galerie Simon Blais (5420, boulevard Saint-Laurent) présente le travail d'impression de Catherine Farish. Les œuvres de *Notes* ont été réalisées sur des rouleaux pour pianos mécaniques. – *Le Devoir*

JAZZ

Un sacré groupe!

SERGE TRUFFAUT

James Farm, soit la ferme de James, est le nom d'un groupe, un quartet pour être précis, de jazz pour être exact. Quel drôle de nom, non? La ferme de James après la ferme des animaux, c'est aussi bizarre qu'absurde, non? Cela étant, et pour dire les choses franchement, la ferme est un sacré groupe. L'un des meilleurs des nouveaux groupes. Peut-être même le meilleur.

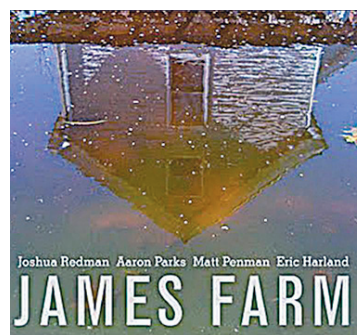
On imagine qu'une fois l'identité respective des quatre bonshommes dévoilée, la petite voix de l'ami lecteur soufflera: «Eau quai, je comprends!» Bon. Le saxophone ténor et parfois soprano est entre les mains de Joshua Redman, les 88 touches du piano sont sous la gouverne d'Aaron Parks qui s'occupe aussi, mais très rarement, de celles de l'orgue, la contrebasse est appuyée sur l'épaule de Matt Penman, quant au siège de la batterie, il est dominé par Eric Harland.

Urbain moderne

Qui dit Redman, qui dit Parks, Penman et Harland, dit quoi? Des décennies consommées dans l'étude de l'instrument. Des décennies d'expérience acquise auprès de Charles Lloyd, Dewey Redman, le papa complice d'Ornette Coleman, de Billy Higgins, de Paul Motian, Joe Lovano, McCoy Tyner, Joe Henderson, Wynton Marsalis... Bref, ils sont polyvalents et non versatiles.

Au mois d'août dernier, ils ont publié leur premier album sur étiquette Nonesuch. Oui, on sait la face d'anchois qui signe ces lignes est en retard. Encore une fois. On s'en excuse. Mais voilà, on a découvert cette pépite récemment et grâce à la meilleure station jazz qui soit: le réseau NPR, qui est le pendant radiophonique du meilleur réseau télé qui soit: PBS. C'est dit cochon qui se dédit!

On vient de qualifier cet album de pépite. Parce qu'il est fait tout d'abord de compositions originales. On insiste,



Joshua Redman, Aaron Parks, Matt Penman, Eric Harland
JAMES FARM



SOURCE NONESUCH RECORDS

Joshua Redman, Aaron Parks, Matt Penman et Eric Harland

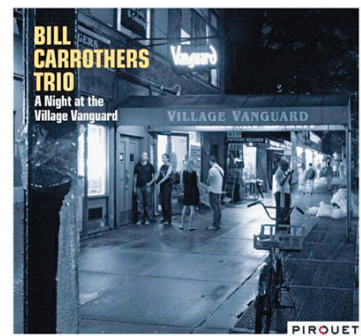
les standards ont été bannis. Ensuite? Allons-y avec une lapalissade: c'est extrêmement bien joué. C'est dynamique. Ça coule de source. C'est aussi un album qui révèle la forte inclination de chacun pour l'aventure. C'est très urbain et très moderne. Quoi d'autre? C'est original, donc nouveau. Bref, si on apprécie le post-bop, comme disent avec raison les plus jeunes, alors ce *James Farm* vous ravira. Pour notre part, on prie les dieux du ciel, tendance grecque et surtout pas monothéiste, que Redman et ses amis planchent dès à présent à la confection d'un deuxième album.

P.S. éconofinancier: il est beaucoup plus cher chez Archambault (27,99 \$) que HMV (19,90 \$). Et où l'a-t-on acheté? Chez Archambault. Comme quoi le signataire de ces lignes est vraiment une face d'anchois.

Le cher piano de Bill

Du P.S. financier on va passer au N.B. comptable. Voilà, le pianiste Bill Carrothers propose depuis peu un double compact baptisé *A Night at The Village Vanguard* édité par l'étiquette allemande Piroquet. Et alors? HMV n'en avait pas d'exemplaire, contrairement à Archambault qui le vend à 42 \$. Ce prix a quelque chose de pernicieux qui freine quelque peu les emportements. Reste que cet album propose plus d'un régal.

Il est ainsi parce que Carrothers a le chic pour mettre en relief des compositions oubliées, des catalogues qui s'empoussièrent dans les catacombes des maisons de disque. Toujours est-il qu'il n'a pas son pareil pour sculpter à point les pièces écrites par le très regretté trompettiste Clifford Brown et par le pianiste Richard Powell lorsque tous deux étaient membres de ce



PIROUET

formidable orchestre codirigé par Brown et par l'immense Max Roach. Il interprète également la classique *Jordu* du trop méconnu Duke Jordan. Entre elles, Carrothers décline ses pièces.

Bon. Parfois, Carrothers, le contrebassiste Nicolas Thys et le batteur Dré Pallemarts improvisent de façon si dynamique qu'ils déstabilisent. Ils surprennent dans le sens le plus noble du terme. Parfois, ils se moulent dans les ballades avec une aisance telle qu'on en redemande. Autrement dit, à peine la ballade achevée, on la remet. D'autant que Carrothers, à l'instar de Ran Blake, Eric Watson et Marc Copland, a un jeu très particulier, très personnel. Mettons que... ce *Live at The Village Vanguard* propose de splendides ponctuations musicales. Ça coûte 42 \$, d'accord! Mais si on aime le piano trio, ça vaut vraiment le «coût».

Il y a une vingtaine d'années, Philippe Carles, André Clergeat et Jean-Louis Comolli avaient dirigé *Le Dictionnaire du jazz* publié chez Robert Laffont. On vous signale qu'il ressort aujourd'hui, toujours chez Laffont dans la collection «Bouquins», augmenté évidemment d'articles consacrés aux musiciens de la nouvelle génération.

Le Devoir

LA RÉVOLUTION DU BON SENS ?

Requiem pour un trompettiste

Claude Guilmain + Louise Naubert
Théâtre La tangente

Du 10 au 21 janvier
PRÉVENTE pour les 11-12-13

Espace Libre

Billetterie 514 521 4191 – Achat en ligne à www.espacelibre.qc.ca
1945 rue Fullum, Montréal

LE DEVOIR

pdajunior

SÉRIE DE LA PLACE DES ARTS

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES
DU 27 AU 30 DÉCEMBRE

Théâtre
5 ans +

11 h et 15 h
Cinquième Salle

Célébrez avec nous la 300^e représentation le jeudi 29 décembre. Rencontrez les comédiens après le spectacle. Venez costumé!

Pour chaque billet, obtenez 15% de rabais sur le prix d'un billet pour le spectacle WIGWAM présenté à la Maison Théâtre du 19^e au 30 décembre.

PROGRAMMATION COMPLÈTE
PDAJUNIOR.COM

Théâtre
Tout à Trac

FONDATION DE LA PLACE DES ARTS

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Nouveaux visages et valeurs consacrées chez Universal

CHRISTOPHE HUSS

Le paysage de l'édition phonographique change. A court terme, avec le rachat d'EMI par Universal et l'abandon du classique par Warner, ce qu'on appelait «les majors» est en passe de se réduire à deux joueurs: Universal, d'un côté, Sony-BMG de l'autre.

Si combat il y a, il est gagné d'avance pour Universal. Impossible de dire aujourd'hui à quel point les images et catalogues de DG, Decca et EMI vont se fusionner, mais le catalogue d'artistes dont dispose Universal est impressionnant et même si les gros enregistrements orchestraux ou les opéras gravés en studio ont quasiment disparu, le chef de file du marché soutient un intéressant flot de parutions.

Devant le géant Universal, devenu encore plus imposant avec l'acquisition d'EMI, le compétiteur Sony-BMG ne semble prêter qu'une attention minimale au classique et les nouvelles signatures massivement publicisées se réduisent à Lang Lang, dont le premier projet aura été d'enregistrer les musiques d'un jeu vidéo. C'est quasiment par hasard que le journaliste découvre l'existence d'une entente entre le Metropolitan Opera et Sony ou d'une intégrale Beethoven par Christian Thielemann. Si Sony-BMG enregistre et publie encore des disques classiques, il lui reste à vouloir les promouvoir!

Le paysage classique, qui a fondamentalement changé, accorde de plus en plus de place à une multitude d'étiquettes indépendantes, rendues accessibles par un nombre de moins en moins important de distributeurs. Au Canada, le catalogue mensuel des nouveautés classiques distribuées par Naxos excède désormais les 200 titres, son concurrent, SRI, en représentant une centaine. De



BRAHMS
Klavierkonzert Nr. 1
Maurizio Pollini
Staatskapelle Dresden
Christian Thielemann



Patricia Petibon
Melancolia
SPANISH ARIAS AND SONGS
ORQUESTA NACIONAL DE ESPAÑA
JOSEP PONS



ALEKSANDRA KURZAK
Gioia!
Rossini - Donizetti - Verdi - Puccini
Orchestra de la Comunitat Valenciana
Omer Mei Weiler

ce côté, la crise n'a pas affecté la surproduction.

Chanteuses

Malgré ce changement de perspective dans ce marché, les parutions des majors — et donc d'Universal — sont de bons indicateurs de certaines tendances.

Parmi les produits de l'automne 2011 parus sur étiquettes Deutsche Grammophon et Decca, sachant que l'in-

tégrale des symphonies de Beethoven par l'Orchestre du Gewandhaus de Leipzig est retardée ici par un problème de fabrication, on s'intéressera en premier lieu aux récitals vocaux de trois sopranos. Chose plus ou moins surprenante, la plus connue est aussi la moins intéressante.

La notoriété des chanteurs se bâtit essentiellement, aujourd'hui, sur leur abattage scénique et leur *sex-appeal*, alors que jadis disque et carrière cheminaient de pair. Or la voix d'une vedette de la scène n'est pas forcément phonogénique en studio. La «*sex kitten de l'opéra*» (la description est d'un journaliste anglais) Danielle de Niese tombe exactement dans cette catégorie: irrésistible à l'écran, très banale au disque. Son récital *Beauty of the Baroque* ne va pas très loin et les duos avec Andreas Scholl sont ratés de part et d'autre.

La différence avec *Gioia!* d'Aleksandra Kurzak et *Melancolia* de Patricia Petibon est flagrante. La rousse soprano française est une «bête de micro». Son programme espagnol est enregistré avec une proximité, une intimité qui évoquent quasiment un disque pop. La sensualité est omniprésente, tout à l'opposé des récitals de la beauté glaçante Elna Garanča. Le répertoire hispanisant navigue entre mélodies sérieuses, populaires et airs de zarzuela servis par un accompagnement de Josep Pons et de l'Orchestre national d'Espagne aussi torride, sinueux et langoureux que le chant.

La Polonaise Aleksandra Kurzak est la nouvelle soprano colorature de l'heure. Son programme des prochains mois: Metropolitan Opera, Scala de Milan,

Covent Garden et Opéra de Vienne! Le programme de *Gioia!* est composé d'airs qui illustrent son cheminement, des rôles de soubrettes (Adele dans *La chauve-souris*) vers des emplois un peu plus charpentés, tel que Elvira des *Puritains*. L'abattage et le volume sont surprenants. *Opera Magazine* a évoqué Sills et Sutherland en entendant Kurzak chanter *Lucia di Lammermoor*. On dressera l'oreille pour entendre la suite...

Pianistes

Nous vous avons parlé il y a deux semaines du Mozart romantique et chambriste d'Hélène Grimaud. Parmi les signatures récentes de Deutsche Grammophon, la pianiste mi-Allemande mi-Japonaise Alice Sara Ott confirme les espoirs qu'ont fait naître ses trois premiers disques (*Études de Liszt, Valses de Chopin et Concerto de Tchaïkovski*). La jeune artiste semble toujours avoir un caractère bien trempé et se frotte sans faux pas à Beethoven dans un programme associant les *Sonates n° 3 et 21* (Waldstein), l'Andante favori et le *Rondo a capriccio op. 129*. Beau piano, avec de vraies couleurs sonores.

Mais l'événement pianistique de la rentrée Universal est le fait d'un grand ancien: Maurizio Pollini, dans sa troisième version du *1^{er} Concerto de Brahms*, cette fois avec Christian Thielemann à Dresde. Pollini n'a rien perdu et avance droit comme un I. On ne se pose pas la question de savoir qui mène le bal. Thielemann, corseté par le pianiste, se met soudain à comprendre l'architecture et l'avancée brahmsienne! L'Adagio central en témoigne: c'est le tempo et la simplicité franche de Pollini, qui rejoint Arrau dans le cercle restreint des lions du piano, qui règnent sur ce concerto.

L'affiche la plus inattendue de l'année Liszt est celle associant Barenboïm et Boulez dans les concertos. Le marketing veut nous vendre un Liszt «réfléchi» ou «profond», sans paillettes. Les gogos se laissent prendre. Mais Barenboïm devrait passer à autre chose que de faire semblant d'être encore un virtuose. Le Liszt est juste un peu moins pire que ses Chopin. On attend donc la nouvelle version Matsuev sans avoir besoin de se ruer sur ce CD-ci.

Les nostalgiques des grands pianistes d'il y a quarante ans qui jouent encore aujourd'hui se consolent du déclin de Barenboïm en écoutant Vladimir Ashenazy, avec son fils Vavka, dans *Russian Fantasy*, un sympathique programme des pièces russes pour (ou transcrites pour) deux pianos. Un CD sympathique, mais sans davantage de portée.

Le Devoir

NOS CHOIX

Melancolia. Patricia Petibon. Deutsche Grammophon 477 9447
Gioia! Aleksandra Kurzak. Decca 478 2730
Beethoven: *Sonates n° 2 et 21*. Alice Sara Ott Deutsche Grammophon 477 9221
Brahms: *Concerto pour piano n° 1*. Pollini-Thielemann. Deutsche Grammophon 477 9882

EXPOSITIONS



For Me the Noise of Time Is not Sad, 2011, Steve Bates

Du son loin de l'audioguide

FOR ME THE NOISE OF TIME IS NOT SAD

Steve Bates
Maison de la culture Notre-Dame-de-Grâce, 3755, rue Botrel, jusqu'au 22 janvier.

JÉRÔME DELGADO

C'est une route sombre qui accueille les visiteurs; elle n'est éclairée que par les seuls phares d'une voiture qui avale et avale les kilomètres. Elle est au cœur d'une vidéo silencieuse — en fait, il y a du son, mais les écouteurs ne sont perceptibles qu'après quelques instants passés dans une salle plutôt sombre. Cette route de campagne qui défile sous nos yeux, qui nous tire vers elle, fonctionne comme un véritable appât. Comme un leurre même. Car d'images, il est peu question ici.

L'exposition s'intitule *For Me the Noise of Time Is not Sad*, une manière pour l'artiste, Steve Bates, d'annoncer ses couleurs, constate-t-on une fois bien imbibé de cette ambiance somme toute très clairesemée. Joli paradoxe: le noir, l'obscurité, la nuit n'auront jamais été aussi clairs, aussi étendus, aussi riches en détail.

Artiste sonore et musicien avant tout, Steve Bates aime les bruits, comme le dit le titre de l'expo. Ici, à la maison de la culture NDG, ils sont particulièrement éloquentes. Les matières audio sont celles qui semblent être à la base du travail. Elles marquent le tempo, elles ponctuent la narration. Dans la vidéo précitée, *Roadmovie*, les images ne seraient rien sans la bande-son, ni sans le texte, plutôt dense lui, qui nous mène sur le chemin d'une longue expédition.

L'œuvre-titre occupe, comme il se doit, le centre de la salle. En fait, c'est son dispositif, un ensemble de trois projecteurs de diapositives orientés vers trois murs différents, qui se trouve au cœur de la pièce. Un choix peu hasardeux: ce sont eux, et le monotone ronronnement de leurs moteurs, qui animent l'espace. Les images diffusées, des «transparences», sont, elles, presque invisibles. Fugaces, ces photos de type «voyage familial» apparaissent pour aussitôt disparaître.

La majeure partie du temps, les murs demeurent habillés par les seuls contours lumineux en provenance des projecteurs. On ne peut que se prêter au jeu et attendre que les minutes

s'écoulent pour entrapercevoir, comme s'il s'agissait d'un vieux souvenir, les lieux visités par l'artiste.

Steve Bates donne une importance primordiale à l'objet, à la machine. C'est aussi vrai ici qu'au Musée d'art contemporain. Dans le cadre de la Triennale québécoise, en cours jusqu'au début de janvier, Bates y expose *Concertina*, une installation sculpturale et sonore dont le contenu passe par la présence, très concrète, d'un barbelé et d'un instrument de musique.

Ouvertures

Présentée par Dazibao, centre tout de même «voué à la diffusion des pratiques actuelles de l'image», l'expo *For Me the Noise of Time Is not Sad* repose sur une mise en espace de nos réalités acoustiques. Sur le potentiel narratif, et même émotif, du son.

Le projet découle de la bourse PRIM-Dazibao que Steve Bates a obtenue en 2011. Cette bourse de production et de diffusion vise à «confronter l'image à des pratiques issues d'autres champs». Avec Bates, les rapports son-image sont inversés. Le premier a un rôle prédominant, la seconde ne fait presque qu'accompagner, qu'illustrer. Ou alors, elle sert d'appât, sorte de magnifique aimant dont on ne peut se déprendre que lorsqu'on l'aura observé de tous les côtés.

La maison de la culture NDG a passé l'automne à jouer les antennes de diffusion au service des autres. La saison avait commencé par un clin d'œil aux 25 ans de la galerie B-312. Actuellement, au même moment que la manifestation cheapeauté par Dazibao, on peut y visiter l'expo *Travailler sous pression*, montée par l'Atelier Graff.

Il est vrai que cette dernière s'inscrit dans le programme En tournée du Conseil des arts de Montréal. Il n'y a pas moins là un signe que les modes de diffusion évoluent, qu'on cherche des moyens, pour des raisons économiques sans doute, de faire les choses autrement. C'est vrai pour Dazibao, en «résidence» à la Cinémaèque québécoise pour encore un an. C'est vrai pour d'autres aussi, comme la galerie Verticale à Laval. Tant mieux si des structures en place, comme la maison de la culture NDG, se montrent ouvertes à les recevoir.

Collaborateur du Devoir

CONSTANTINOPLE
#10 SAISON 2011-2012
Missa Mystica
Lundi 19 décembre 2011
SALLE PIERRE-MERCURE
SAVINA YANNATOU - chant (Grèce)
KIYA TABASSIAN - s'étar, chant | ZIYA TABASSIAN - percussion | PIERRE-YVES MARTEL - vièle
DIDEM BASAR - kanun, harpe | TERRI HRON - flûtes à bec | SARDAR MAHAMADJANI - oud
Tarifs : 30\$ (rég), 24\$(ainé), 12\$(étud & artistes)
Billetterie: (514)987-6919

Investir dans un cadeau en Art jusqu'au 31 déc.

La plus importante collection de petits formats d'œuvres de grands maîtres au Canada!

Barbeau Chagall Dallaire Feito Ferron Gagnon Jackson Letendre Little Miró Picasso Renoir Robinson Suzor-Côté



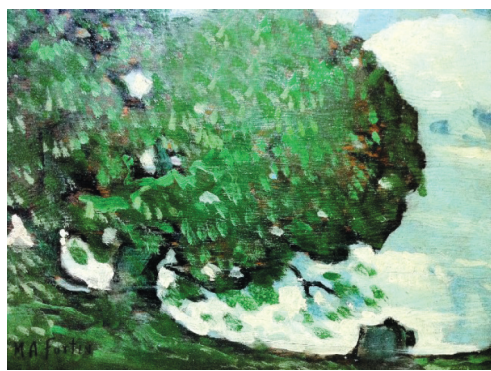
Lemieux



Fortin



Riopelle



Fortin

Galerie Claude Lafitte

2160 rue Crescent, Montréal, www.lafitte.com
depuis 1975 • 514.842.1270

DE VISU

Butinage de fin de saison

CHARLES GAGNON

Galerie Roger Bellemare-Galerie Christian Lambert
372, rue Saint-Catherine Ouest,
espace 502
jusqu'au 24 décembre

ENTRE LES FISSURES (REPRÉSENTER LA QUATRIÈME DIMENSION)

Oboro
4001, rue Berri
jusqu'au 17 décembre

MONIQUE RÉGIMBALD- ZEIBER. LES DESSOUS DE L'HISTOIRE (2)

Galerie B-312
372, rue Saint-Catherine Ouest,
espace 403
jusqu'au 21 janvier 2012

MARIE-ÈVE CHARRON

À l'approche du temps des Fêtes, il est propice de butiner dans les galeries. Ce parcours pourrait par contre avoir pour fil conducteur la peinture, laquelle pullule dans les lieux d'exposition. Même que, un regard rétrospectif permet de dire que la saison aura été idéal-

le pour quiconque aurait voulu s'initier aux grandes figures de la peinture au Québec et à son histoire plus récente.

Bien sûr, il faut penser ici à Yves Gaucher, que la galerie René Blouin expose actuellement, en quatre majestueux tableaux. L'autre géant à avoir occupé cet automne les cimaises, celles de la galerie Roger Bellemare-galerie Christian Lambert, est Fernand Leduc, dans une exposition magistrale de ses «monochromes», un survol de 40 ans couronné par une série des plus flamboyantes intitulée *Mont Tibet à moi* (2011).

C'est avec une autre de ces figures historiques que les galeries Roger Bellemare et Christian Lambert vont terminer l'année. Il s'agit de Charles Gagnon (1934-2003) dans un accrochage typique aux galeries, épuré et réfléchi. Le ton de l'exposition a été donné par le tableau *Echo* (1988-1989) qui, pour une rare fois, a été réuni avec son pendant, *Echo n°2* (1989), donnant ainsi la pleine mesure au phénomène de répétition énoncé, l'un étant d'ailleurs dans une tonalité plus pâle que l'autre.

C'est la période de l'artiste où, à ses surfaces combinant structures géométriques et gestualité, il ajoutait des mots.

L'écho est au cœur d'une autre œuvre, cette fois sous forme de l'hommage, dans un assemblage bien nommé *Hommage à plusieurs...* (1976), entre autres inspiré de Marcel Duchamp et de Robert Rauschenberg. Comme quoi, aussi, le travail de cet artiste n'est en rien réductible au seul médium peinture. C'est avec d'autres tableaux par contre que l'exposition se conclut, notamment avec une œuvre de la période des Inquisitions. Les plus curieux voudront jeter un œil sur un fabuleux tableau de 1965, tenu légèrement à l'écart, qui emboîte des formes géométriques droites et légèrement maculées dans un mariage de couleurs rappelant un paysage.

Quatrième dimension

L'exposition *Entre les fissures (représenter la quatrième dimension)*, qui se termine aujourd'hui au centre Oboro, propose quant à elle un panorama de la peinture des dernières années. Voilà d'abord qui étonne de la part d'un centre habituellement peu versé dans la peinture. L'angle d'approche permet justement d'appuyer sur un élément qui n'est pas propre à la peinture, mais que celle-ci fait émerger d'une singulière manière sur la surface, à savoir une quatrième dimension. Suivant les propos du peintre allemand Max Beckmann, qui voyait des fissures, des défaillances dans le système pictural et ses représentations, le commissaire David Elliot, lui-même peintre, a réuni les œuvres de 14 artistes.

Cette prémisse, en partant stimulante, ratisse large, incluant de tout et, de surcroît, dans un accrochage détonant et quelque peu déroutant qui semble surtout considérer chacune des œuvres isolé-



PAUL LITHELAND

Camouflage n°1, 2007-2011, de Carol Wainio

ment. Il reste que plusieurs bons tableaux sont présents, montrant une peinture occupant un répertoire varié souvent en quête de brouiller les pistes quant à sa nature et à ses sources, par exemple chez Cynthia Girard, Anthony Burhnam et Barry Allikas. Il faut voir aussi le Carol Wainio, d'une intrigante intrication entre texture et figuration, et des œuvres plus anciennes de peintres un peu oubliés avec le temps: Leopold Plotek et John Boyle.

Filles du roi

Il n'est pas possible de parler de peinture et d'histoire sans mentionner l'exposition de Monique Régimbald-Zeiber à B-312, qui dit rendre hommage à l'artiste dans le cadre des festivités entourant ses 20 ans d'existence. L'artiste, à son habitude, montre des peintures aux surfaces hybrides, entre la peau et le tissu, lesquelles ici se déploient sur les murs en une multitude remarquable de tableaux, fruit de plus trois ans de travail. Chacun d'eux sécrè-

te la retranscription d'une notice biographique des Filles du roi, d'après un registre établi par l'historien et démographe Yves Landry. Le dispositif matérialise et rend visible, à défaut d'être tout à fait lisible, l'hétérogénéité d'une réalité délaissée par la grande histoire. De générique qu'il était, le répertoire s'est mué en une myriade de fiches personnalisées imaginant le quotidien de ces femmes.

Collaboratrice du Devoir



GUY L'HEUREUX

Écho n°2, 1989, de Charles Gagnon

Marie-Ève Charron, critique d'art visuel de l'année

Notre critique en arts visuels, Marie-Ève Charron, a été honorée au premier Gala des arts visuels organisé par l'AGAQ (Association des galeries d'art contemporain du Québec), qui se tenait le 13 décembre dernier au théâtre Rialto. Mme Charron, qui a remporté le titre de critique d'art de l'année pour les médias de masse, a été chaudement applaudie.

La galerie Optica s'est pour part vu décerner le prix de la

meilleure exposition de l'année pour *Dans le ventre de la baleine*, alors que la fondation DHC/ART a raflé, avec l'exposition de Jennifer Holzer, le prix de la meilleure exposition en centre de diffusion municipale.

La foire d'art contemporain Papier11 a été consacrée manifestation artistique de l'année, alors que le Musée d'art contemporain remportait la mise avec Anri Sala pour la meilleure exposition présentée en milieu muséal. Lors de

cette soirée, l'artiste Pierre Blanchette a également reçu la bourse de carrière Jean-Paul Riopelle, décernée par le CALQ, et un vibrant hommage a été rendu à Louise Déry, directrice de la Galerie de l'UQAM. Les prix Pierre-Ayot et Louis-Comtois, attribués par la Ville de Montréal, ont été remis respectivement à Olivia Boudreau et à Marie-Claude Bouthillier.

Le Devoir

J'ai tout trouvé!

LE SALON DES
MÉTIER D'ART
DU QUÉBEC

2 au 22 décembre
Place Bonaventure
Entrée gratuite

SIGNÉ
MÉTIER
D'ART

salondesmetiersd'art.com



Berceuse en bois: Jean-François Dugal | Coq en cuivre: L'art du cuivre - Pierre Binette
Vase en céramique: Maude Blais | Lampe en bois: Charles Valcourt | Mitaines: Rachel L.

Dernière chance,
il ne reste que 6 jours!



DONNEZ DU SANG,
DONNEZ LA VIE.
AU SMAQ



LES CHORALIES

3 AU 23 DÉCEMBRE 2011

CONCERTS DE NOËL
SAMEDIS ET DIMANCHES
13 H 30 ET 15 H

CONCERT DE CLÔTURE **NOUVEAU**
VENDREDI 23 DÉCEMBRE 2011 À 20 H

VISITEZ LE
MUSÉE MARGUERITE-BOURGEOYS

400, rue Saint-Paul Est, Vieux-Montréal
514-282-8670 @ Champ-de-Mars

www.marguerite-bourgeois.com/choralies

GRATUIT

Partenaire média **LE DEVOIR** Montréal

Culture Communications et Contrats Montréal Québec

Ce projet a été réalisé dans le cadre de l'Entente sur le développement culturel de Montréal

CULTURE

CINÉMA

Tourner pour les frères Dardenne...

L'actrice belge Cécile de France a tourné dans son pays d'origine un rôle de bonne Samaritaine dans *Le gamin au vélo*, en salle vendredi

ODILE TREMBLAY

Jamais Cécile de France, qui est Belge, comme son nom ne l'indique pas, n'aurait imaginé travailler un jour pour ses compatriotes les frères Jean-Pierre et Luc Dardenne. Elle s'en étonne encore, mais s'en réjouit surtout.

La belle actrice née à Namur quitta son pays à 17 ans pour faire des études de théâtre à Paris. Elle est depuis longtemps une vraie star en France. Tête d'affiche dans des films comme *L'auberge espagnole* de Cédric Klapisch, *Quand j'étais chanteur* de Xavier Giannoli, *Fauteuils d'orchestre* de Danièle Thompson, elle a joué pour Clint Eastwood dans *Hereafter*, etc. «*Mais les Dardenne ne travaillent pas avec des actrices connues, et j'avais beau admirer leur travail, ce fut un étonnement immense d'apprendre qu'ils pensaient à moi pour le rôle féminin du Gamin au vélo. Ces cinéastes anti-star-système ont eu le courage de casser le moule, persuadés que l'actrice la plus proche du rôle, c'était moi.*»

Précisons que ce *Gamin au vélo* a récolté le Grand Prix du jury au dernier Festival de Cannes. De toute façon, la fratrie belge ne repart jamais de Cannes les mains vides. Les films des Dardenne y ont remporté, entre autres, deux Palmes d'or: en 1999 pour *Rosetta* et en 2005 pour *L'enfant*. Leur cinéma social, engagé, hyperréaliste, met en scène des non-professionnels à travers des œuvres âpres, collées au quotidien de personnages à la dérive, issus de milieux populaires.

Le gamin au vélo raconte l'histoire d'un garçon de 11 ans (Thomas Doret) abandonné par un père qu'il adore (Jérémie Rénier) et n'ayant qu'une obsession: le retrouver. Mais sur sa route apparaît la lumineuse Samantha, coiffeuse, qui le recueille sans qu'on comprenne pourquoi et cherche à apaiser toutes ses révoltes.



FILMS SÉVILLE

La comédienne Cécile de France dans une scène du *Gamin au vélo*

«*Moi qui connais tant leur œuvre, je ne voulais qu'une chose: être à la hauteur, explique Cécile de France. Mais le plus difficile fut d'apprendre à ne pas jouer. Je leur demandais: "Expliquez-moi pourquoi elle aide cet enfant?" Ils répondaient: "On ne le sait pas. Une fée tombe du ciel. Voilà tout!" Je suis partie de zéro, en me concentrant uniquement sur la retenue, gommant mes émotions. C'est contre la nature de l'acteur d'éviter toute performance, et je n'ai pas l'impression d'avoir sorti toutes mes cartes dans ce film, mais ce fut un grand acte de confiance. Ce sont des maîtres, et ils m'ont entraînée ailleurs...*»

En un sens, elle trouvait le jeune Thomas Doret plus expérimenté qu'elle sur ce plateau. «*Il passait davantage de temps*

avec eux. Thomas est karatéka dans la vie; il bossait comme un fou. Il s'est montré exceptionnel et notre relation s'est jouée d'égal à égal.»

Quant aux Dardenne, elle les voit comme des chercheurs, alérgiques au pathos à travers des sujets qui pourraient suinter la sentimentalité, allumés par le doute, mais se rassurant dans le travail. «*Autant avec Clint Eastwood on ne répète pas et la première prise est la bonne, autant les Dardenne explorent chaque intonation. On répète beaucoup et en costumes sur les lieux de la scène, puis on tourne par ordre chronologique, en se remettant en question, avec plusieurs prises.*»

Cécile de France sait bien que nul n'est prophète en son pays. «*Les films des frères Dar-*

danne, exportés partout, n'ont pas un très grand succès en Belgique. Ils apportent une image sombre du pays qui ne plaît pas à tous.»

L'actrice, qui a exploré tant de registres, précise préférer l'expérimentation et refuse des projets, même américains, qui ne l'allument pas. Ce qui ne l'empêchera pas de faire son retour dans le troisième volet de la trilogie de Klapisch, *Casse-tête chinois*, suite de *L'auberge espagnole* et des *Poupées russes*. Par ailleurs, Xavier Giannoli la remet en scène dans *Talk-show*, cette fois aux côtés de Mathieu Amalric et de Kad Merad, l'histoire d'un homme devenu une vedette-minute. Le film sortira en mars en France.

Le Devoir

Plus primaire qu'élémentaire

SHERLOCK HOLMES:
LE JEU DES OMBRES

Réalisation: Guy Ritchie. Avec Robert Downey Jr., Jude Law, Jarrod Harris, Noomi Rapace, Stephen Fry, Kelly Reilly, Paul Anderson, Rachel McAdams. Photo: Philippe Rousselot. Montage: James Herbert. Musique: Hans Zimmer. États-Unis, 2011, 129 min.

FRANÇOIS LÈVESQUE

Nul besoin de posséder les formidables capacités de déduction de Sherlock Holmes pour prévoir qu'un film qui a rapporté plus d'un demi-milliard de dollars engendrera quelques suites. Voici donc la première, *Sherlock Holmes: A Game of Shadows*, un titre à la fois évocateur et générique pour un film qui l'est également.

Cette fois, Sherlock Holmes



SOURCE WARNER BROS

Scène tirée du film *Sherlock Holmes: le jeu des ombres*

tente d'empêcher le professeur Moriarty de déclencher la Première Guerre mondiale au tournant du XIX^e siècle. Ce faisant, le limier de Baker

Street se voit contraint d'interrompre la lune de miel de son vieux complice le docteur Watson. Guy Ritchie est de retour derrière la caméra, tandis que Robert Downey Jr. et Jude Law reviennent devant dans les rôles de Holmes et Watson, respectivement. La complicité est au rendez-vous et leur jeu polissant fait merveille. Stephen Fry, un Mycroft Holmes inénarrable, et Jarrod Harris, un professeur Moriarty glaçant, offrent aussi de belles performances. Pour ses débuts hollywoodiens, la vedette de *Millennium* Noomi Rapace doit en revanche se

contenter de jouer les utilités.

L'une des meilleures trouvailles du premier opus consistait, lors des bagarres, à montrer *a posteriori* ce qui surviendrait afin d'illustrer les mécanismes d'anticipation de Holmes. Le procédé était alors utilisé judicieusement. Dans cette suite spectaculaire mais étonnement ennuyeuse, il est tartiné de bout en bout, et comme la répétition est l'ennemi de la surprise...

On se retrouve donc avec, sur le plan du fond, un scénario qui recourt sans cesse au même truc et, sur le plan de la forme, avec une mise en scène qui peine à inventer de nouvelles façons de montrer la même chose. À force, une impression de redite s'installe et, avec celle-ci, des longueurs. Les allusions quant à l'ambiguïté des rapports entre Holmes et Watson fusent, mais là encore, on finit par s'appesantir, ruinant l'effet comique recherché.

Dans ce *Sherlock Holmes* à la sauce *Matrix*, les explosions, le feu des mitraillettes et la musique de plus en plus pompière ressemblent, au final, à des parures cosmétiques visant à suggérer un rythme allègre qui n'est tout simplement pas au rendez-vous.

Collaborateur du Devoir

Mario Merola
Studio 216 514.381.6338

Le dépliant de l'avant-saison est arrivé!

En 2012, nous irons, entre autres, à **BOSTON** du 29 mars au 1^{er} avril pour *La Passion selon saint Matthieu* de Bach
Détails du voyage disponibles sur demande

à **QUÉBEC** le 22 avril pour deux expositions :
Chapeau! au Musée de la civilisation
Mode et apparence au MNBAQ.

Et plus encore, au **lancement de saison**
le dimanche 11 mars!



www.lesbeauxdetours.com
514 352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont

GALERIE WALTER KLINKHOFF
AU SERVICE DES COLLECTIONNEURS DEPUIS PLUS DE 50 ANS

1200, rue Sherbrooke Ouest, Montréal (Québec) H3A 1H6 | 514.288.7306
www.klinkhoff.com

Nous vendons et achetons
des œuvres d'art d'importance.

Nous vous invitons à nous consulter, en toute confidentialité,
à info@klinkhoff.com

CROYEZ-LE
OU NONDIEU(x) MODES
D'EMPLOI

MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS CANADIAN MUSEUM OF CIVILIZATION

100, rue Laurier, Gatineau (QC)
www.civilisations.ca/Dieux

Partenaire média
OTTAWA CITIZEN



Canada

Une exposition du Musée de l'Europe et de Tempora SA (Bruxelles), adaptée par le Musée de la civilisation (Québec) et le Musée canadien des civilisations (Gatineau).

CULTURE

CINÉMA

Creever par manque d'amour

SHAME

Réalisation: Steve McQueen et Abi Morgan. Scénario: Steve McQueen et Abi Morgan. Avec Michael Fassbender, Carey Mulligan, James Badge Dale, Nicole Beharie. Image: Sean Bobbitt. Montage: Joe Walker. Musique: Harry Escott.

ODILE TREMBLAY

Shame est sans doute le film le plus puissant de l'année, porté par une pulsion urbaine, mais sa crudité dérangera beaucoup de monde. Tellement qu'on serait étonnée de le voir atterrir en nomination aux Oscar, sinon pour l'interprétation exceptionnelle de Michael Fassbender, qui mériterait tous les honneurs (il fut justement primé à Venise). L'Irlandais Steve McQueen (également artiste en arts visuels) avait déjà mis Fassbender en scène en 2008 dans le remarquable *Hunger*, mais cette fois l'action se déroule à New York. C'est le sujet même de *Shame*, pourtant d'actualité avec l'affaire DSK: un héros qui souffre d'une dépendance au sexe qui lui nuit dans la puritaine Amérique. Aux États-Unis, à cause des scènes pornographiques, *Shame* est classé pour audience restreinte.

Le film constitue une tragédie sur le manque d'amour, qui transcende son thème pour embrasser toutes les dépendances et le vide existentiel dans un complet vertige. *Shame* est un coup de poing cinématographique, par sa concentration, sa caméra vibratoire, le jeu des acteurs, sa musique, sa construction extrêmement fine. Bran-

Michael Fassbender dans *Shame*, de Steve McQueen

SOURCE FOX SEARCHLIGHT

don (Fassbender), un trentenaire, qui a un bon emploi et dont la vie est aisée, mène une vie parallèle d'errances et d'étreintes anonymes, dominée par le sexe dans tous ses états: virtuel, réel, imprimé, qui dévore son univers, dégorge de son ordinateur au bureau, à la stupeur de son employeur.

Shame, qui montre tout, apparaît pourtant à l'opposé du voyeurisme. Fassbender, au corps d'athlète, devient une sorte d'ascète mécanique de l'étreinte fugace. Tout en lui roule à vide, éclairant par extension la quête effrénée de nos sociétés qui courent après

leur ombre, en n'étreignant que du vent.

On salue aussi le New York du film, parfois capté dans ses zones glauques où les corps de hasard se frôlent. Une course mémorable de Brandon dans ses rues constitue un moment de vue pure. Les séquences entourant une tentative de vrai rapprochement amoureux ouvrent sur tous les gouffres intérieurs.

Dans le profil de cet homme fermé aux émotions survient la fissure, qui modifie le rythme du film. Car sa sœur Sissy (Carey Mulligan, d'une intensité émotionnelle sidérante), venue de leur Irlande natale, surgit dans

sa vie, fragile, en quête de sens, d'affection, squattant l'appartement de Brandon. Et l'une des séquences les plus mémorables du film est son interprétation lente de la chanson *New York, New York* dans une boîte de nuit, qui arrache des larmes à ce frère déshumanisé. *Shame* est un duel entre celle qui cherche des liens et celui qui veut les rompre, un drame moderne bouleversant, une démonstration sans faille en électrochoc d'un monde qui crève, par excès de vide ou par trop plein, de manque d'amour.

Le Devoir

Trop mince Marilyn

MY WEEK WITH MARILYN (UNE SEMAINE AVEC MARILYN)

Réalisation: Simon Curtis. Scénario: Adrian Hodges, d'après le journal intime de Colin Clark. Avec Michelle Williams, Kenneth Branagh, Eddie Redmayne, Judi Dench, Emma Watson. Image: Ben Smithard. Montage: Adam Recht. Musique: TBC.

ODILE TREMBLAY

My Week with Marilyn arrive sur les écrans en suscitant des espérances. La blonde icône de *Some Like It Hot* n'en finit plus de faire fantasmer ses admirateurs, qui en redemandent. Le film de Simon Curtis, avec sa sortie en pleine saison des œuvres oscarisables, est tiré des mémoires réelles (ou fantasmées?) du documentariste Colin Clark. Celui-ci, à 23 ans, obtint à Londres un travail de troisième adjoint au réalisateur sur le tournage de *The Prince and the Showgirl* de Laurence Olivier en 1956. Marilyn (incarner par Michelle Williams, vue dans *Blue Valentine*, *Brokeback Mountain*, etc.), alors l'épouse de l'écrivain Arthur Miller, était la terreur des plateaux: caprices, retards, etc.

Rien ne fut donc épargné à Laurence Olivier (Kenneth Branagh). Il avait fait venir en Angleterre la bombe américaine pour se ragaillardir en donnant de l'allant à son cinéma, mais dut subir tous les caprices de la star. Place au tournage du film dans le film, qui constitue sans doute la partie la plus lourde de *My Week with*



SOURCE ALLIANCE

Michelle Williams dans le rôle de Marilyn Monroe

Marilyn. Branagh hérite ici d'un rôle en demi-teintes, tantôt rageur, tantôt séduit, et Eddie Redmayne, en Colin Clark, paraît encore plus pâle dans le sillage de l'étoile Marilyn.

Film marquant de la cuvée 2011? Non, la trame est trop

mince pour créer un scénario vraiment substantiel et la mise en scène aurait gagné à s'évader de sa trame classique, ou même du récit biographique, pour aborder des zones de fantaisie. Ce qui n'enlève rien à la qualité générale de l'interpréta-

tion. Michelle Williams est délicate en Marilyn et parvient parfois, dans la lumière d'une baignade, au cours d'une visite dans un collège anglais, à dégager l'aura de séduction qui fit la gloire de son modèle. Mais l'histoire, essentiellement celle d'un fils de famille (Eddie Redmayne) fou de cinéma qui impose sa présence sur un plateau, et bientôt auprès de la star, devient vite un frein à la coulée lumineuse du mythe.

Car entre ses retards, ses névroses, ses doutes, dont la répétition finit par lasser, il reste finalement peu d'espace pour lui offrir des ailes, à cette Marilyn. Seule une fugue avec Colin Clark lui permettra de trouver cette liberté éternelle toute en rayonnement érotique, qui a immortalisé son charme et son mystère et qu'on capte, ici et là, avant de revenir à cette intrigue qui nous intéresse finalement bien peu.

Le Devoir

★★★★ — LE METRO
★★★★★ «FORMIDABLE.» — THE GAZETTE
★★★★ «REMARQUABLE.» — VOIR
★★★★★ — LE JOURNAL DE MONTREAL
★★★★★ «IMPRESSIONNANT.» — LA PRESSE

LES FILMS SEVILLE ET L'ACPAV PRÉSENTENT
GILBERT SICOTTE NATHALIE CAVEZZALI
LE VENDEUR
UN FILM DE SÉBASTIEN PILOTE PRODUIT PAR BERNADETTE PAYEUR ET MARC DAIGLE

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE !
LES FILMS SEVILLE

CROYEZ-LE
OU NONDIEU(x) MODES
D'EMPLOIMUSÉE CANADIEN
DES CIVILISATIONS CANADIAN MUSEUM
OF CIVILIZATION100, rue Laurier, Gatineau (QC)
www.civilisations.ca/DieuxPartenaire média
OTTAWA CITIZEN

Canada

Une exposition du Musée de l'Europe et de Tempora SA (Bruxelles), adaptée par le Musée de la civilisation (Québec) et le Musée canadien des civilisations (Gatineau).

★★★★★ «Un beau film humaniste d'une grande tendresse. Sincère et émouvant.» Maxime Demers, Journal de Montréal

★★★★★ «Montre si bien la joie de vivre provençale! Un vrai bonheur de cinéophile!» Maud Cucchi, Le Droit

LES NEIGES DU KILIMANDJARO
UN FILM DE ROBERT GUÉDIGUIAN

ARIANE ASCARDE JEAN-PIERRE DARRASSE GÉRARD MÉRIS GRÉGOIRE LEPRANCE-RINGUET MARILYNE GANTO ANAIS DEMOUSTIER ADRIEN JULIET

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

SOYEZ LES PREMIERS À DÉCOUVRIR LA COMÉDIE LOUFOQUE «L'ÉLÈVE DUCOBU» AVEC PLUS DE 1,5 MILLION D'ENTRÉES EN FRANCE

ELIE SERAOUY JOSEPHINE DE MEAUX VINCENT CLAUDE JULIETTE CHAPPEY BRUNO PODALYDES HELENA NOGUERRA

L'élève DUCOBU «Une réussite.» Métro

de Philippe de Chauveron

6 x 7, 14 x 15

D'après la bande dessinée «L'élève Ducobu» de Godi et Zidrou publiée par Le Lombard
www.azfilms.ca

À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ
DÈS LE MERCREDI 21 DÉCEMBRE AU CINÉMA BEAUBIEN!

LUNDI 19 DÉCEMBRE 19H30

LE POÈME de Lee Chang-Dong
Version originale avec sous-titres français de POETRY.
Corée du Sud, 2010, 139 min.
Avec Yoon Jung-hee, Kim Hira et Ahn Naesang. (En attente de classement).
PRIX DU SCÉNARIO AU FESTIVAL DE CANNES 2010.

BILLETTERIE
514 495-9944
1249, AVENUE BERNARD DUBÉ

CINÉMA

NUIT#1

MELLEURE ACTRICE - CATHERINE DE LÉAN
FESTIVAL DE PAU - FRANCE
PRIX DE L'INNOVATION DANIEL LANGLOIS
FESTIVAL DU MOUSSOU CEMBA - MONTREUX
MELLEUR FILM CANADIEN
VANCOUVER INTERNATIONAL
FILM FESTIVAL

avec Catherine de Léan et Dimitri Storage
de et de Anne Émond

À L'AFFICHE EXCÉNTRIS 514 942-2200 CINÉMA BEAUBIEN 2350, Boulevard E. 721-0000 CINÉMA LE CLAP

Dense et labyrinthique

TINKER TAILOR SOLDIER SPY (LA TAUPE)

De Tomas Alfredson. Avec Gary Oldman, Benedict Cumberbatch, Colin Firth, Tom Hardy, John Hurt, Ciaran Hinds, Toby Jones, Mark Strong. Scénario: Bridget O'Connor, Peter Straughan, d'après le roman de John le Carré. Image: Hoyte Van Hoytema. Montage: Dino Jonsäter. Musique: Alberto Iglesias. France-Grande-Bretagne-Allemagne, 2011, 127 minutes.

MARTIN BILODEAU

Dans ce film choral tapissé de hautes peintures, un ténor domine: Gary Oldman. L'acteur anglais de 53 ans offre une composition fascinante — sans doute sa plus puissante depuis *Sid & Nancy* et *Prick Up Your Ears* il y a un quart de siècle — dans la peau épaisse de George Smiley, un agent du MI6 (la CIA britannique) énigmatique et quasi mutique, qui dissimule ses pensées derrière la muraille géante de ses verres. Envoyé à la retraite prématurément à la suite de la destitution de son supérieur (John Hurt), il sera rappelé secrètement sous le drapeau lorsqu'à la mort de ce dernier, on découvre l'existence probable d'une taupe au sein de la cellule dont il faisait partie. A lui de l'identifier, sans rien laisser soupçonner par ses quatre ex-confrères objets de l'enquête.

Nous sommes en 1973, en pleine guerre froide. Ça vous rappelle les thrillers d'espionnage de John le Carré. Ce film

est tiré d'un des plus populaires d'entre eux. Ça évoque aussi une couleur, une tension muette, un climat de suspicion que le Suédois Tomas Alfredson (*Let the Right One In*) traduit magnifiquement par une palette vert-de-gris, des instants de silence lourd et des champs-contrechamps serrés. Certains commentent, lui laisse parler. C'est tout à son honneur de mettre le langage à contribution de l'intrigue touffue et très complexe de John le Carré, qui cependant comporte trop de personnages pour un film de deux heures. La miniserie de 1979 tirée du même roman, avec Alec Guinness, n'avait apparemment pas ce problème.

Ici, subsiste un décalage entre l'étoffe des interprètes (Colin Firth, Ciaran Hinds, Toby Jones, Mark Strong et autres John Hurt) et l'espace qui leur est donné pour développer leurs personnages, qui sortent du cadre aussi vite qu'ils y sont entrés.

Dans des rôles ingrats, Benedict Cumberbatch et Tom Hardy apportent plus de lumière à une œuvre extrêmement dense et labyrinthique, difficile d'accès au départ mais qui récompense le spectateur qui traque les sens cachés, tisse des liens, bref, y met du sien. Gary Oldman, qui fut, rappelez-vous, un très crédible Lee Harvey Oswald dans le *JFK* d'Oliver Stone, a pour sa part tout donné. *Tinker Tailor Soldier Spy* s'en trouve mille fois plus riche.

Collaborateur du Devoir



Catherine de Léan et Dimitri Storage dans *Nuit #1*, d'Anne Émond

YANNICK GRANDMONT

Ma nuit chez Nikolai

NUIT #1

Scénario et réalisation: Anne Émond. Avec Catherine de Léan, Dimitri Storage. Photo: Mathieu Laverdière. Montage: Mathieu Bouchard-Malo.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Ils ont la beauté de la jeunesse. Debout les uns près des autres, sans se toucher, ils sautillent de concert, yeux clos, comme en transe. On dirait qu'ils veulent s'envoler. La scène se déroule dans un «after hour». Clara vient d'y rencontrer Nikolai, qu'elle a accompagné chez lui. Après s'être rapidement présentés entre deux étreintes pressées, ils font l'amour dans le vestibule, poursuivent dans le salon et concluent dans la chambre. Fondu au noir.

Insomniaque, Clara laisse Nikolai dormir, furète dans le vaste appartement délabré... Pensive, elle quitte les lieux. Se réveillant soudain, Nikolai la rattrape dans l'escalier et lui demande de remonter. Ce n'est cependant ni pour l'inviter à revenir se coucher auprès de lui, ni pour lui préparer un petit

goûter post-coïtum. Vexé par la désinvolture de sa partenaire, le jeune homme entame un long monologue: constat amer et vagues remontrances. Un demi-sourire aux lèvres, Clara encaisse. Elle va rester. S'engage alors un dialogue plus désinhibé qu'impudique qui permettra aux amants d'un soir d'aller au fond d'eux-mêmes.

Sur la page, *Nuit #1* ne manque pas d'évoquer *Nuit d'été en ville*, très beau huis clos amoureux dans lequel Jean-Hugues Anglade et Marie Trintignant se livrent à un pas de deux similaire. Or, là où Michel Deville proposait une vision typiquement ludique (les amants jouent, littéralement), Anne Émond privilégie l'introspection (les amants ne se désignent l'un l'autre que pour mieux tourner le miroir sur soi).

Film au scénario minimaliste, reposant pour une large part sur de longs échanges, *Nuit #1* aurait pu se muer en un truc bavard et laborieux dans lequel l'intrigue est subordonnée au discours. Or les dialogues sonnent juste, ils disent réellement quelque chose et

leur calibrage est impeccable. C'est déjà énorme, mais ce n'est pas tout. A nu, sans artifice, Catherine de Léan (*Le banquet*) et Dimitri Storage (*Dédé à travers les brumes*) se livrent à un duel passionnant. Ruminant sur sa propre vacuité, la première dévoile au contraire sa richesse cachée. Malgré son cynisme de façade, le second ne parvient pas à dissimuler une nature romantique.

Ce n'est pas le fruit du hasard que les récompenses pleuvent sur ce premier long métrage. Avec le concours de ses

deux interprètes, Anne Émond parvient en effet à transformer le cérébral en émotionnel. Ce petit miracle alchimique se produit lors du dernier soliloque d'une Clara désespérée. On était sous le charme avant, mais à ce moment précis, on fait corps avec la protagoniste. Sa catharsis, qui se conclut lors d'un épilogue lumineux, on la vit en même temps qu'elle. D'aucuns parleront de talent, et ils auront raison. Moi, j'appelle cela de la magie.

Collaborateur du Devoir



SOURCE FILMS SEVILLE

Gary Oldman dans la peau de George Smiley, le héros de *La taupe* de Tomas Alfredson, tiré d'un roman de John le Carré

★★★★★
«Bouleversant! Si vous ne voyez qu'un seul film en 3D, choisissez celui-là!»
La Parisien

★★★★★
«La meilleure réalisation de Wim Wenders depuis Les Ailes du désir.»
Les Inrocks

★★★★★
«Une extraordinaire rencontre entre la danse et le cinéma.»
La Croix

pina
Un film de WIM WENDERS
pour PINA BAUSCH

en 3D

61^e Internationale Filmfestspiele Berlin

PRÉCÉDÉ DE **ORA**
Un film de PHILIPPE BAYLAUQ
Une production de l'Office national du film du Canada

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!
VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS QUARTIER LATIN VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS LE FORUM 22

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

metropolefilms.com

★★★★★ Libération Les Inrocks Première

★★★★★
«D'un réalisme poignant.»
Métro

Mardi, après Noël

UN CERTAIN REGARD FESTIVAL DE CANNES

www.mardipresnoel-lefilm.com un film de Radu Muntean

présentement à l'affiche

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS CINÉMA BEAUBIEN 2350, Boulevard E. 721-0000 VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS LE FORUM 22

EN NOMINATION POUR LE PRIX LOUIS-DELLUC 2011 - MEILLEUR FILM

★★★★★ «Olivier Gourmet est impérial.»
François Lévesque, Le Devoir

«Brillamment scénarisé, remarquablement interprété.»
Michel Coulombe, Samedi et rien d'autre, SRC

OLIVIER GOURMET PRIX FIPRESCI UN CERTAIN REGARD FESTIVAL DE CANNES MICHEL BLANC

L'EXERCICE DE L'ÉTAT
UN FILM DE PIERRE SCHOELLER

www.funfilm.ca - www.facebook.com/funfilmdistribution

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!
CINÉMA BEAUBIEN 2350, Boulevard E. 721-0000 EXCÉNTRIS 514 942-2200 MÉGAPLEX AUZZO 1000, Avenue du Cinéma SHERBROOKE 514 833-8888 CINÉMA LE CLAP

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

«L'UN DES MEILLEURS FILMS DE L'ANNÉE. UNE PERFORMANCE PARFAITE DE GARY OLDMAN.»
Rolling Stone

«IMPRESSIONNANT: UN TRAVAIL DE MAÎTRE. LE MEILLEUR FILM D'ESPIONNAGE DE NOTRE ÉPOQUE.»
Los Angeles Times

★★★★★ EMPIRE

«LE THRILLER LE PLUS ÉLÉGANT ET SOPHISTIQUE DE L'ANNÉE. GARY OLDMAN EST EXTRAORDINAIRE.»
Esquire

«UNE ÉNIGME CAPTIVANTE ET RUSÉE.»
The New York Times

INSPIRÉ DU BEST-SELLER DE JOHN LE CARRÉ QUI A RÉINVENTÉ LE ROMAN D'ESPIONNAGE

LA TAUPE
UN FILM DE TOMAS ALFREDSON
VF DE TINKER TAILOR SOLDIER SPY

COLIN FIRTH TOM HARDY JOHN HURT TOBY JONES MARK STRONG

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

13 ANS+ LES FILMS SEVILLE